



CERCLE CAMEROUNAIS DE PHILOSOPHIE (CERCAPHI)

Président : Pr. E. NJOH-MOUELLE

Déclaration n° 00372/RDA/J06/BAPP

Secrétariat général

B.P. 16134 Yaoundé Tél. :677649614/ 696551545

E-mail : emilekenmogne@yahoo.fr

COMPTE RENDU DE LA ONZIÈME CONFÉRENCE EN LIGNE DU CERCAPHI

Lundi 01 novembre 2021

La onzième **Conférence en ligne** du Cercle Camerounais de Philosophie (CERCAPHI) s'est déroulée le lundi 1^{er} novembre 2021 de 17h00 à 19h10, par visioconférence sur Zoom.

Elle a eu huit points à l'ordre du jour :

- l'ouverture de la salle de réunion et la communication du lien de connexion ;
- l'accueil des participants et le test des lignes ;
- la présentation de quelques participants connectés ;
- la conférence du **Dr Robert EKWA** sur le thème « *Parcours et projet pour la science* » ;
- le mot synthétique du **Prof E. KENMOGNE**, modérateur, sur le contenu de la conférence ;
- la discussion ;
- le mot de clôture du Président du CERCAPHI, le Prof **E. NJOH MOUELLE**.

Après l'ouverture de la salle de réunion Zoom, le **Prof. É. Kenmogne**, Secrétaire Général du CERCAPHI, a accueilli les participants qui se sont connectés grâce au lien reçu dès 16h00 sur le forum WhatsApp du CERCAPHI (www.cercaphi.org). Les nouveaux participants se sont ensuite présentés. Cette onzième réunion virtuelle a rassemblé 41 participants connectés depuis les continents africain, européen et américain.

Le **quatrième** point d'ordre du jour est marqué par la cinquième conférence dans le cadre des « **Nouvelles Conférences Internationales en Ligne du Cercaphi** ». Le **Prof. É. Kenmogne**, modérateur de la conférence, a présenté brièvement la vie, la production scientifique et le parcours académique du **Dr Robert EKWA**, historien et philosophe des sciences biologiques et biomédicales, avant de lui donner la parole pour sa Conférence sur le thème déjà mentionné.

Prenant la parole, le conférencier a commencé par remercier le modérateur du jour pour la brillante présentation de sa personne et de son œuvre. Il va ensuite témoigner sa gratitude au **Prof Njoh Mouelle** pour l'avoir associé à l'initiative des « **Nouvelles Conférences Internationales en Ligne du Cercaphi** ». Après ces civilités, le **Dr Robert EKWA** a abordé directement le thème de sa conférence qui est sous-tendue par la question principale suivante : quelle est l'essence de la science et pour la retrouver que peut l'Afrique ? Il souligne d'emblée que sa communication rompt avec les considérations inexactes selon lesquelles la science ne saurait être associée à l'Afrique noire, alors même qu'elle en est la matrice. Pour répondre à la question essentielle susmentionnée, le conférencier organise sa réflexion autour de cinq axes : 1) De quelle science s'agit-il réellement ? 2) Que devons-nous entendre par le terme « science » ? 3) Pourquoi un projet pour la science et quel est ce projet ? 4) Quel parcours pourrions-nous imaginer pour faire aboutir ce projet ? 5) Quel rôle l'Afrique peut-elle jouer dans un tel projet ?

De l'intervention pédagogique et méthodique du Dr. Robert EKWA, il ressort que l'Afrique noire est la matrice de la science, contrairement à l'idée reçue selon laquelle celle-ci est d'essence occidentale. L'histoire nous enseigne d'ailleurs que plusieurs philosophes classiques, à l'instar d'Homère, Platon, Pythagore, Thalès, etc., se sont abreuvés aux sources du « fleuve éternel » de l'Égypte pharaonique, s'y sont inspiré pour élever leurs chantiers épistémologiques. L'Égypte ancienne apparaît précisément comme la mère de la civilisation occidentale. L'influence de la civilisation africaine se retrouve davantage dans les domaines tels que la géométrie, la médecine, la religion, la philosophie. L'« Occident ne peut revendiquer être à l'origine de la science ». La science dont il est question ici est celle dont le berceau est l'Afrique noire, celle portée par l'Égypte ancienne.

Le terme « science » se rapporte ici à la science telle que produite dans les temples de l'Égypte pharaonique par les prêtres égyptiens, grâce au croisement des sciences philosophiques et des sciences théologiques. La science moderne, quant à elle, est le fruit de la continuité entre la science égyptienne et celle de l'Occident. Il s'agit d'une science qui implique une prévisibilité non pas absolue, mais relative. Elle mène, d'une part, vers des vérités définitives (mathématiques/géométrie), et, d'autre part, vers des vérités provisoires (sciences de la nature/sciences de l'homme).

Un projet pour la science s'impose dans l'optique de réparer les dérives scientifiques actuelles qui obturent la quête du bonheur de l'humain. En effet, la science moderne « n'a pas rendu à l'homme son foyer mais l'a conduit dans une solitude radicale ». Elle a tendance à nous éloigner de l'autre, et de nous-même, ainsi que des plantes et des animaux. Elle fait disparaître l'humain au profit des choses. Le capitalisme occidental

moderne, comme doctrine sociale dominante, entretient et exacerbe cet état de chose en privilégiant le gain économique à l'épanouissement de l'homme. Pourtant, l'essence même de la science est de garantir deux valeurs principales : la justice et la vérité. Par conséquent, un nouvel intellect doit être mobilisé dans l'optique de ramener la science à ses valeurs essentielles, telles que prônées par la philosophie égyptienne antique.

L'aboutissement de ce projet exige une transformation de l'attitude et de la conduite des Africains, laquelle transformation les rendra aptes à réaliser la tâche qui leur incombe. Il s'agit d'une transformation sociale, qui consiste pour l'Afrique à tourner le dos aux offres étrangères, lesquelles ne visent que son aliénation, pour revenir à l'essence même de science.

Finalement, le conférencier se demande ce que peut faire l'Afrique pour réaliser son « projet pour la science ». Le renouvellement de la pensée scientifique africaine passe par plusieurs étapes : 1) la révision des contenus d'enseignement qui devraient reposer sur l'histoire de l'Afrique (notamment celle de l'Égypte pharaonique africaine et nègre) et être véhiculés dans une langue africaine, car, note le Dr Robert EKWA, « nul ne peut prétendre construire son avenir sans s'appuyer sur son passé » ; 2) les Africains devraient retourner à leur religion d'origine pour vivre et transmettre aux plus jeunes leurs vraies valeurs spirituelles.

Le conférencier conclut son propos en rappelant que la science qu'il préconise est une science qui tire son essence de l'Égypte ancienne, reposant sur la justice et la vérité et visant à terme le perfectionnement de l'homme et son bonheur. L'Afrique devrait donc s'inscrire dans un projet de restauration des valeurs scientifiques originelles. Elle dispose en elle des ressources nécessaires à la réalisation d'un tel projet, à condition qu'elle s'engage à renoncer aux prescriptions étrangères et puise dans sa propre histoire.

Cet exposé, qui a couvert les **cinquième** et **sixième** points de l'ordre du jour, a permis aux participants de débattre en toute franchise sur les différents points abordés par le conférencier à travers des questions et des contributions riches, intéressantes et novatrices. Plusieurs questions ont ainsi été posées : 1) le mercantilisme n'est-il pas au fondement des crises que l'humanité traverse aujourd'hui ? (**Dr Daniel Etounga Manguelle**) ; 2) Dans un contexte de mobilité qui nous impose une certaine créolisation ontologique, la science africaine future ne doit-elle pas être précisément une science fondée sur une religion créole ou métissée ? (**Père Nguimbus**) ; 3) Comment associer les politiciens et faire adhérer le peuple au projet d'une science fondée sur les langues africaines ? (**Jean Claude Tchatchouang**) ; 4) À partir de l'image du fleuve qui a disséminé ses effluents presque partout dans le monde, est-ce que le sommier du lit reconnaîtrait tous ses affluents s'ils retournaient à lui ? Du fait du rapport de force entre ceux qui détiennent la science aujourd'hui et nous qui en fûmes les créateurs, par quel moyen ramènerions-nous cette science à son lit originel ? (**Prof Émile**

Kenmogne) ; 5) Pouvons-nous enseigner la science dans les langues africaines ? Peut-on africaniser l'enseignement de la science ? (**Prof Valentine N. Banfegha**) ; 6) Comment perçoit-on aujourd'hui l'importance des langues et de la religion traditionnelle africaines ? En quoi le retour et le recours au contenu normatif de la religiosité africaine serait plus significatif pour l'Africain qui n'a connu par exemple que l'islam ou le christianisme ? (**Yannick Essengue**) ; 7) Est-ce que la langue n'est finalement pas un simple instrument qu'on devrait utiliser sans complexe même si elle n'est pas la nôtre ? (**M. Ambandiag de Guiégou**)

À ces différentes questions et contributions, le **Dr Robert EKWA** a repris la parole pour clarifier davantage l'intention de sa communication et dissiper les éventuelles zones d'ombre pouvant altérer sa compréhension. Ainsi, le mercantilisme, associé au capitalisme, est à l'origine des difficultés que connaît le déploiement de la science aujourd'hui avec pour conséquences éthiques, la chosification de la vie.

Selon le conférencier, il faut se méfier de l'idée de métissage ou de créolisation qui contient implicitement les stratégies de la dissolution des identités à l'origine de la science. L'abolition des distances et la création d'une communauté virtuelle grâce à la science n'abolit pas pour autant la singularité des individus et les différences culturelles. Le métissage ne devrait pas atomiser les différences entre les individus ou les peuples. Le contexte actuel de l'Afrique est encore marqué par l'impérialisme qui rend difficile l'adhésion des hommes politiques au projet de l'édification d'une science en Afrique. Toutefois, il revient aux experts, philosophes et scientifiques de présenter le contenu de leurs travaux aux politiciens. Les peuples africains ne peuvent adhérer à ce projet que s'il est en accord avec leur être profond. Les Africains, en dépit du rapport de force existant, doivent s'organiser pour que la pensée émerge à partir de ses fonds baptismaux au lieu de subir passivement l'idéologie occidentale. Le rapport de force n'est pas éternel et l'Afrique doit se mobiliser en permanence pour que le changement survienne comme ces choses imprévisibles qui apparaissent avec le temps.

Au sujet du rapport des langues africaines à la science, l'auteur des *Maladies à prions* pense que la science peut s'enseigner dans les langues africaines du moment où les Égyptiens qui ont appris aux Grecs à raisonner les enseignait dans une langue africaine. Les travaux de Cheikh Anta Diop démontrent à suffisance que les langues négro-africaines peuvent dire la science. Ce savant sénégalais a par exemple traduit la théorie de la relativité et d'autres concepts scientifiques en langue Wolof. Pour finir, le **Dr Robert Ekwa** pense que l'anglais et le français qui nous ont été imposés par la colonisation ne sont pas nos langues et participent plutôt à l'aliénation des Africains. Selon lui, la langue a deux fonctions : l'une de communication et l'autre culturelle. Si le conférencier ne trouve aucun problème à ce que les Africains s'expriment à travers plusieurs langues, il pense, *a contrario*, que du point de vue culturel, la langue est un élément qui soude et fait de plusieurs individus une unité homogène. Les Africains devraient donc utiliser leurs propres langues qui portent également leurs cultures.

L'Africain s'est éloigné de lui-même et pour redevenir lui-même, il doit asseoir sa langue, sa religion ; bref sa culture, sur ses propres valeurs.

À l'issue du débat, et comme d'habitude, la parole revient au Président du CERCAPHI pour ses remarques. Le **Prof E. Njoh Mouelle** remercie et félicite le **Dr Robert Ekwa**, non pas seulement pour la clarté de sa communication, mais également pour l'intérêt porté par lui, sur la connaissance du passé de l'Afrique, sous l'angle de la science. Il se réjouit de constater que la conférence de **Robert Ekwa** prolonge et amplifie le débat commencé avec les interventions des **Docteurs Dia Mbangwi** et **Daniel Etounga Manguelle** qui ont eu à évoquer, respectivement, le projet de Kwame Nkrumah en faveur de la création des États-Unis d'Afrique et le thème de la crise de la civilisation africaine antique. Il est heureux, a dit **Njoh Mouelle**, que cette réflexion se développe dans le cadre des « **Nouvelles Conférences en Ligne** » au sein du Cercle Camerounais de Philosophie, qui devrait peut-être envisager d'en saisir un jour les autorités politiques, à commencer par celles de l'Union Africaine.

Considérant qu'il pouvait être accordé au **Dr Robert Ekwa** un soutien de panafricaniste à ce qu'il a appelé son « projet pour la science », **Njoh Mouelle** fait observer que cela pose une seule et cruciale question fondamentale, celle de savoir « QUI FAIT QUOI ». Qui décide en matière de choix d'une langue unique africaine, par ces temps de démocratie et de sauvegarde des souverainetés multiples ? Qui pour enseigner la science africaine de l'Égypte antique dans un contexte où la science en Occident se voit mercantilisée à outrance et même entraînée dans des politisations qui ne disent pas leur nom ?

Le Président du Cercaphi salue le travail abattu par les intellectuels depuis le temps de Cheikh Anta Diop et qui se poursuit par de nombreux égyptologues parmi lesquels il range **Robert Ekwa** ; il poursuit en rappelant le rôle déterminant des décideurs politiques quand il faudra réaliser ce que demande **Robert Ekwa**, à savoir faire en sorte que « l'Africain redevenue lui-même ». Il s'agit d'une Afrique de 55 Etats et qui ne peut pas réussir ce que le centralisme démocratique chinois a permis à la Chine de faire, quand elle a fermé efficacement ses frontières aux influences extérieures, à un moment donné de sa « révolution culturelle » . Comment faire pour que la mondialisation sauvage n'empêche pas à l'Afrique d'accomplir la révolution souhaitée, s'est demandé Njoh Mouelle.

Une interrogation qui a conduit le **Prof Njoh Mouelle** à s'arrêter sur trois réflexions imaginées venues de trois intervenants dans le débat : en se référant à la « créolisation » des choses, le **Père Ngimbus** ne voulait-il pas évoquer la nécessaire ouverture qui ne peut pas se permettre une fermeture quelconque des frontières culturelles ? **Émile Kenmogne**, se servant de l'image du fleuve utilisée par **Robert Ekwa**, ne disait-il pas la même chose que le **Père Ngimbus** quand il se posait la question de savoir si les effluents partis du lit du fleuve égyptien initial pouvaient y retourner en affluents devant se défaire des emprunts ramassés à l'extérieur ? La dernière observation sur laquelle il s'arrête est celle du **Dr Daniel Etounga Manguelle** au sujet de la place des entrepreneurs : des entrepreneurs comme de

« nouveaux dieux » ? s'est demandé **Etounga Mangelle**. Une interrogation qui a fourni l'occasion au philosophe **Njoh Mouelle** d'introduire sa propre préoccupation du moment et qui consiste à sensibiliser le pouvoir d'État en Afrique pour qu'il se décide à jouer le rôle que jouent les GAFAM en Occident en concevant et en finançant des programmes de recherche, pour l'intérêt d'une humanité bien comprise et non à des fins principalement mercantilistes.

Le président du Cercaphi a terminé en remerciant chaleureusement tous ceux qui ont participé à cette conférence et ont pris part aux discussions suscitées par la communication du **Dr. Robert Ekwa**.

Le rendez-vous est donné à tous pour le lundi 6 décembre 2021

Yaoundé, le 4 décembre 2021

Le Chargé du Compte-rendu

Dr. William Fulbert YOGNO TABEKO

Le SG / CERCAPHI



Prof Emile KENMOGNE